BARREAU DE TOULOUSE

DISCOURS

Prononcé le 3 Décembre 1899

A LA RENTRÉE SOLENNELLE

DE LA

CONFÉRENCE DES AVOCATS STAGIAIRES

PAR

M^e LAUMOND-PEYRONNET

BATONNIER DE L'ORDRE DES AVOCATS A LA COUR D'APPEL
DE TOULOUSE

TOULOUSE
IMPRIMERIE LAGARDE ET SEBILLE

2, RUE ROMIGUIÈRES, 2

—
1899

DISCOURS

Prononcé le 3 Décembre 1899, à la rentrée solennelle
de la

CONFÉRENCE DES AVOCATS STAGIAIRES

~~~~~

MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT,
MES CHERS CONFRÈRES,

Cette solennité, d'autant plus chère au Barreau qu'elle est sa seule fête, me vaut le grand honneur, précieux et redoutable à la fois, de vous entretenir pendant quelques courts instants.

En prenant pour la première fois la parole au milieu de vous, revêtu du titre nouveau, si envié, mais jamais sollicité, que je dois aux libres et spontanés suffrages des membres de l'Ordre, ma pensée se reporte vers cette journée, inoubliable pour moi, du 18 juillet dernier, au soir de laquelle j'ai éprouvé la plus

grande joie de ma vie, en saisissant, sur la brèche, à la barre même de la Grand-Chambre de notre Cour d'appel, le coup d'œil radieux par lequel un jeune ami m'apprenait l'insigne honneur que mes confrères venaient de me décerner, en m'investissant de cette dignité suprême de Bâtonnier, la plus éminente que puisse ambitionner un avocat et qui restera l'orgueil de ma carrière.

Ma voix comme ma plume sont impuissantes à trouver des termes exprimant avec vérité l'étendue de ma reconnaissance ; je ne puis que vous dire simplement, mais d'un cœur débordant de gratitude, que je vous adresse mes plus vifs, mes plus sincères et mes plus affectueux remerciements.

Ma reconnaissance est d'autant plus vive que je me plais à reconnaître que bien d'autres, parmi mes anciens ou mes puînés dans la carrière, pouvaient légitimement fixer vos préférences. J'aime à me persuader que c'est à votre affectueuse bienveillance et à votre amicale sympathie que je dois mon élévation à cette dignité, que je n'osais pas encore ambitionner. Peut-être, aussi, avez-vous tenu à témoigner qu'une consciencieuse application au travail, la loyale pratique d'une franche et cordiale confraternité et l'observation scrupuleuse de nos tutélaires traditions, — l'amour, en un mot, de notre chère profession, — sont à vos yeux des titres suffisants pour mériter cette expression, la plus haute et la

plus précieuse que vous puissiez donner, de votre estime et de votre confiance.

Cependant, si c'est un sentiment d'immense gratitude qui me domine, je ne suis pas sans éprouver une anxieuse émotion et une invincible appréhension, quand je songe aux devoirs qui m'incombent et que je me demande : *quid valeant humeri?*

Maintenir d'une main ferme et avec un sage discernement les règles salutaires de notre discipline traditionnelle, — prévenir les difficultés et les conflits par un esprit de conciliante modération, — concourir au développement de cette aimable confraternité qui est un des attraits de notre profession, — suivre d'un œil vigilant les moindres faits qui intéressent notre dignité, nos franchises ou nos droits et savoir les faire respecter, — assurer au civil, comme dans les instructions criminelles, par des désignations éclairées et appropriées aux difficultés de chaque affaire, la défense des déshérités de la fortune ou des égarés de ce monde, — diriger enfin vers un but élevé les utiles travaux du stage, et j'entends par là encourager les essais et les débuts de nos jeunes adeptes dans l'art de la parole, en même temps que les initier, en des termes qui les leur fassent apprécier et aimer, aux règles essentielles qui nous gouvernent et contribuer ainsi à la vitalité et à la prospérité de notre Ordre, — telle est, mes chers confrères, si je la comprends bien, la tâche que nos traditions

imposent à votre Bâtonnier. Il n'en est pas de plus noble, ni de plus propre à tenter un avocat qui a consacré son existence au culte de sa profession ; il n'en est pas en même temps de plus considérable, ni de mieux faite pour intimider les volontés les plus courageuses. Qui pourrait se flatter de la dignement remplir et sans défaillance d'aucune sorte ? Mais le devoir ordonne de s'y appliquer sans hésitation ni réserve, le regard constamment fixé sur les exemples des devanciers. Et lesquels méritèrent mieux de servir de modèles que les confrères éminents qui m'ont précédé, en particulier, que le maître incomparable auquel je succède immédiatement et dont le merveilleux talent, l'admirable austérité de vie et le grand caractère jettent sur notre Ordre un lustre à l'éclat duquel vous me permettrez de rendre un libre et sincère hommage ?

Fasse Dieu que je ne reste trop inférieur ni à de tels modèles, ni à de tels devoirs, que je puisse remplir ceux-ci à la satisfaction de l'Ordre, et que je réussisse à porter haut et ferme le drapeau que vous m'avez confié !

Ce que j'atteste bien haut, c'est que je m'y appliquerai de toutes mes forces, que j'y apporterai tous mes soins, toute l'énergie et toute l'attention dont je suis capable. Laissez-moi espérer, mes chers confrères, que je puis ambitionner d'y parvenir, avec votre concours à tous, et aussi avec celui, plus rappro-

ché, plus immédiat et plus intime du Conseil de discipline dont j'ai l'heureuse fortune d'être assisté. Je regrette sans doute que tous les anciens Bâtonniers dont le nom honore encore notre tableau, et en particulier les deux qui viennent, avec une délicate abnégation, de s'en retirer, n'aient pas pu y conserver leur place. Mais, je me félicite d'y retrouver ceux qui y ont été maintenus, le prédécesseur auquel je viens de rendre hommage et cet autre dont l'infatigable dévouement à l'Ordre et l'expérience consommée me seront d'un précieux secours. Je suis heureux aussi d'y rencontrer les confrères plus voisins de moi par leur âge et leur rang d'inscription, qui furent mes condisciples de lycée, de faculté ou de stage et j'y salue enfin, avec plaisir, l'entrée récente du plus jeune de tous, qui porte fièrement, au sein du Barreau, un nom qui, dans une profession sœur de la nôtre, était entouré de l'estime et de l'affection universelles. A tous, je demande de m'assister de leurs avis, de me seconder de leur appui, de relever mes défaillances, si j'en avais, et de m'aider ainsi à dignement accomplir cette partie de ma tâche qui me tient le plus à cœur, qui est aussi la plus importante, la plus délicate et la plus attachante : l'éducation professionnelle de cette jeune phalange qui vient à nous, pleine d'ardeur et de généreuses aspirations, afin que dans l'avenir elle soit l'honneur de l'Ordre et se montre digne de ses anciens.

Je suis ainsi amené, mes jeunes confrères, mes chers stagiaires, à me tourner maintenant vers vous, et à vous consacrer les derniers instants qui me sont réservés dans cette réunion solennelle. Je n'oublie pas que si cette journée est un grand jour de fête pour l'Ordre tout entier, c'est uniquement parce que c'est votre fête à vous, celle qui inaugure vos travaux annuels, et qui a été principalement instituée pour proclamer les noms des jeunes et déjà si distingués lauréats choisis parmi ceux d'entre vous qui viennent de finir leur période d'initiation, et qui sortent de nos conférences armés pour le combat, prêts à se mesurer avec leurs anciens, et à soutenir fièrement, dans ces luttes courtoises de l'audience, l'honneur et le bon renom du jeune Barreau. C'est avec orgueil que nous les présentons à l'assemblée d'élite qui se presse dans notre modeste bibliothèque, — aux Magistrats qui veulent bien honorer de leur présence notre fête de famille, et témoigner ainsi de leur attachement pour un Ordre qui leur rend en respectueuse déférence tout ce qu'il leur prodigue d'exquise bienveillance, — aux Professeurs éclairés et dévoués qui leur ont enseigné le Droit, et qui suivent d'un œil attentif la série de leurs succès, — à tous nos confrères enfin qui sont heureux de saluer les vainqueurs si méritants de ces premières luttes. Puissent les palmes qu'ils vont recueillir être le présage des futurs et nombreux

succès qui les attendent sans doute dans l'avenir ! Vous allez les entendre, Messieurs, vous pourrez ensuite apprécier leurs mérites et ratifier de vos suffrages l'excellence des choix du Conseil de l'Ordre. Que les applaudissements qu'ils vont recueillir soient pour vous, mes chers stagiaires, un puissant encouragement ; qu'ils stimulent votre émulation ; qu'ils fassent naître en vous l'ambition de les mériter à votre tour !

Vous êtes notre espérance ; le temps vous appartient. Je voudrais vous voir, à chaque heure du jour, harcelés du désir de bien faire et de dépasser ceux qui vous montrent la route. C'est de vous que dépendent les destinées de l'Ordre, et pour qu'elles répondent aux vœux de mon cœur, il faut que j'essaie de vous dire comment je comprends cette profession que nous ne saurions trop aimer.

Croyez, jeunes gens, que c'est une grande, belle et noble profession que celle que vous manifestez le désir d'embrasser en vous faisant inscrire aux conférences du stage. Sa grandeur et sa noblesse se justifient et s'établissent par son origine, son essence et son but, aussi bien que par la grandeur et la noblesse mêmes de l'institution à l'œuvre de laquelle vous êtes appelés à collaborer.

S'il est vrai que chez les nations civilisées le sentiment le plus élevé soit celui du Droit, le premier besoin celui d'une justice impartiale, l'institution qui répond à ces nécessités

occupe dans l'Etat un rang dont nul ne méconnaîtra la prépondérance. Aussi, partout et toujours, dans tous les pays et dans tous les temps, les dispensateurs de cet inappréciable bienfait qui s'appelle la distribution de la justice ont-ils eu les droits les plus légitimes et les plus sacrés aux respects et à la reconnaissance de tous.

Assurer le règne des lois et la paix entre les citoyens, — tracer, à chacun, d'une main impartiale et ferme la limite de ses droits et de ses obligations, — savoir se montrer supérieur aux faiblesses inhérentes à notre humaine nature, — demeurer impassible au milieu du choc des passions et de l'agitation des partis, — flétrir et réprimer l'injustice en quelque lieu qu'elle se place et de quelque masque quelle se couvre, — se montrer le vigilant protecteur de tous les intérêts injustement menacés, et l'ennemi infatigable de la fraude, de la violence et de l'oppression ; — étendre sa sollicitude jusqu'aux plus humbles, — se maintenir enfin comme l'interprétation vivante de la loi et n'obéir à d'autres mobiles que ceux d'une raison ferme et libre, — quelle sainte et difficile mission, Messieurs ! Et qu'elle est admirable par la majestueuse grandeur qu'elle présente, les responsabilités qu'elle impose, et les vertus qu'elle exige !!

Mais le Juge pourrait-il accomplir cet auguste et redoutable mandat, malgré la plus pénétrante sagacité, et la plus infatigable

activité, si des hommes instruits et laborieux, indépendants et probes, ne consacraient leurs veilles à étudier les procès, à rechercher et classer les faits, à rapprocher les actes, à interroger les lois, à préparer les moyens, à écarter les préventions et à ouvrir toutes grandes les voies qui peuvent mener à la vérité ? Les plaideurs ne s'égareraient-ils pas dans leur route, s'ils ne trouvaient des guides sûrs et exercés pour les éclairer, les diriger et les assister ? Le combat judiciaire ne perdrait-il pas sa décence et souvent sa loyauté, si sa conduite était abandonnée à la violence des passions ou aux manœuvres de la cupidité, au lieu d'être confiée à des mains dont la pureté soit éprouvée et la prudence reconnue ?

Ces questions, que les coutumes ou les législations de l'antiquité la plus reculée avaient déjà tranchées, en faisant, à côté de ceux qui étaient investis de la mission de rendre la justice, une place à des hommes imbus des principes du droit, exercés à la parole, et se consacrant à assister les plaideurs, notre vieux droit national les a à son tour résolues en créant, organisant et perfectionnant l'institution qui est devenue, avec les progrès des temps, l'Ordre des Avocats, et qui, un instant supprimé par le législateur moderne, qu'avait séduit une fausse conception de la liberté et de l'égalité, n'a pas tardé à être rétabli, après une courte et lamentable

expérience de cette liberté illimitée, laquelle n'avait offert que le spectacle de la licence la plus scandaleuse et la plus préjudiciable à la dignité de la justice en même temps qu'aux intérêts des justiciables.

Voilà pourquoi et comment, — ne l'oubliez jamais, mes chers stagiaires, — à côté de notre vaillante et impartiale Magistrature, se trouve placé le Barreau, qui, à un point de vue différent, concourt à l'accomplissement de cette grande et noble tâche, la distribution de la justice. Voilà pourquoi le Chancelier d'Aguesseau a pu, avec l'éclat de sa majestueuse éloquence et l'autorité d'un nom impérissable, proclamer notre Ordre *« aussi ancien que la magistrature, aussi nécessaire que la justice, et, »* — ajoutait-il, — *« aussi noble que la vertu »* (1).

Ce n'est certes pas sans fierté que je rappelle cette haute opinion que nos ancêtres avaient su inspirer de notre profession à un magistrat qui fut des plus éminents par ses fonctions et plus encore peut-être par ses vertus et ses lumières. Mais à ceux qui pourraient être tentés de croire qu'il se laissa, par un sentiment d'excessive bienveillance, entraîner jusqu'à l'exagération et à la flatterie, je citerai un autre juge, bien compétent lui aussi, et auquel, j'imagine, on ne saurait faire le re-

(1) D'Aguesseau, Mercuriale de 1689 sous l'Indépendance de l'Avocat.

proche d'avoir démesurément aimé les avocats. C'est le grand Napoléon. Qu'on relise, en effet, son décret de 1810 : certes, il s'y montre plus avare de concessions que d'entraves : il ne s'en cachait pas d'ailleurs, puisque c'est en le préparant qu'il s'écriait : « Je voudrais « qu'on puisse couper la langue à un avocat « qui s'en sert contre le Gouvernement. » Mais on y verra pourtant qu'il y rend au Barreau cet hommage, d'autant plus précieux qu'il émane d'un chef d'empire peu bienveillant pour lui, que si la profession d'avocat « a fixé ses regards », c'est parce qu'il a remarqué en elle « une profession dont l'exercice influe « puissamment sur la distribution de la justice.... un état qui a ses bases essentielles « dans la probité, la délicatesse, le désintéressement, le désir de la conciliation, l'amour « de la vérité et de la justice, un zèle éclairé « pour les faibles et les opprimés (1). »

Gardez-vous de croire, mes jeunes confrères, qu'en vous faisant ces deux citations, et qu'en essayant de mettre en relief la grandeur et l'utilité sociale de notre rôle, j'ai cédé à un sentiment de puérile vanité. Non, telle n'a pas été mon intention : elle est plus élevée. J'ai voulu uniquement vous préparer à

(1) Préambule du décret du 11 décembre 1810. *Bulletin des Lois*, 4^e série, n^o 6, 177. Son texte est aussi rapporté dans les *Règles et Usages de la profession d'Avocat*, par M. Cresson, t. II, p. 341.

entendre l'esquisse rapide des devoirs qui s'imposent à ceux qui aspirent à l'honneur d'embrasser une profession qui a mérité de tels éloges, vous disposer à en comprendre l'étendue et l'importance, et faire pénétrer dans vos esprits cette idée essentielle que ce n'est que par la courageuse et rigoureuse pratique de ces devoirs que se justifie la raison d'être de notre Ordre, et que seront rendues vaines les injustes attaques dont il est parfois l'objet.

Ces devoirs sont multiples et divers : tous nous sont imposés par de séculaires et tutélaires traditions, qui ne sont après tout que la mise en pratique des susceptibilités naturelles et instinctives d'une conscience délicate et d'une âme élevée.

L'obligation primordiale qui s'impose à vous, mes jeunes confrères, c'est une âpre, constante et courageuse application au travail. C'est plus qu'un devoir, c'est une nécessité, et j'ajoute une condition essentielle de réussite. Imprégnez-vous bien de cette idée, que vous ne gagnerez la confiance des justiciables, l'estime des magistrats et celle de vos confrères, qu'en marquant, par l'étendue de savoir que vous ne pourrez acquérir, qu'à force de travail, que vous êtes prêts à défendre, avec intelligence et utilité, les intérêts si variés des uns, à éclairer et convaincre les autres, et à lutter sans infériorité contre les derniers.

S'il n'est pas de profession qui procure de plus délicates et de plus nobles satisfactions que la nôtre, il n'en est pas non plus qui soit plus jalouse, plus exigeante, et qui demande un plus entier attachement à la loi divine du travail.

Ecoutez, en effet, en quels termes saisissants de vérité, La Bruyère, ce grand moraliste qui a excellé à observer les différences que les habitudes d'état et de profession établissent dans les mœurs et la conduite des hommes, a dépeint, dans ses immortels caractères, notre condition : « *La fonction de l'a-*
« *vocat est pénible et laborieuse...., Sa mai-*
« *son n'est pas pour lui un lieu de repos et de*
« *retraite, ni un asile contre les plaideurs ;*
« *elle est ouverte à tous ceux qui viennent*
« *l'accabler de leurs questions et de leurs*
« *doutes..... Il se délasse de longs discours par*
« *de longs écrits. J'ose dire qu'il est dans son*
« *genre ce qu'étaient dans le leur les premiers*
« *hommes apostoliques (1).* »

Ces fortes expressions, cette élogieuse comparaison ne sont point exagérées; celui qui ne les prendrait pas au pied de la lettre n'aurait pas la véritable intelligence de ses devoirs; il s'exposerait, en outre, à d'amères désillusions.

Songez, en effet, que votre champ d'étude,

(1) LA BRUYÈRE *Caractères*, édition Furne 1853, Chap. XV, de la Chaire, p. 295.

à vous qui devez éclairer et préparer le juge auquel appartient la décision, est le plus vaste qui fut jamais. N'est-ce pas la vie humaine tout entière, avec ses accidents infinis, ses splendeurs et ses misères, ses clartés et ses ténèbres, qui se déroule sans cesse dans ces drames variés qu'on appelle les procès? Ne touchent-ils pas à la morale, à l'histoire, aux lettres, aux sciences continuellement en progrès, à l'industrie se perfectionnant toujours, parfois à la politique mobile et changeante, et pour n'être point au-dessous de sa tâche, l'avocat ne doit-il pas s'initier à toutes les branches du savoir, *divinarum atque humanarum rerum*? Plus étendue sera son instruction, plus larges seront ses connaissances, et plus ferme sera son regard, plus féconde sera sa pensée, plus puissante son action sur ceux qu'il a pour objectif d'éclairer et de convaincre!

Si le droit sera donc l'objet plus spécial, et pour ainsi dire favori de vos études, il n'en sera pas l'objet exclusif.

Le droit, mes chers stagiaires, vous le savez déjà, en ce moment où vous franchissez les degrés du Palais de justice; vous le savez même mieux qu'on ne le savait autrefois à votre âge, grâce aux soins éclairés de vos savants professeurs, à la tête desquels marche vaillamment l'éminent Doyen duquel il m'est doux de me rappeler que je fus un des premiers disciples à son arrivée à notre Faculté de droit.

Mais il vous reste à l'étudier à un point de vue moins spéculatif, plus pratique, et à apprendre à l'appliquer avec discernement aux faits si complexes que vous rencontrerez sur votre chemin. Il va vous falloir non-seulement expliquer la loi, mais encore en fixer les incertitudes, et en faire l'application, par voie d'analogie ou autrement, à toutes ces situations nouvelles que créent les progrès incessants et les merveilleuses découvertes du génie humain, inconnues ou imprévues lors de sa rédaction. Souvent les décisions de la jurisprudence vous aideront dans cette tâche ; mais souvent aussi elles y seront impuissantes, car, en outre que vous serez exposés à étudier des espèces sans précédents, il faut que vous comptiez avec toutes ces lois nouvelles, délibérées et promulguées à tout instant, quelquefois avec une hâte qui n'est pas faite pour ajouter à leur clarté, et sur la portée et le sens desquelles vous pouvez être appelés à vous prononcer et à discuter avant qu'aucun commentaire ni aucune décision de jurisprudence ne vous trace la voie. Pour cela, il ne suffit pas que vous connaissiez les textes : il faut que vous soyez imprégnés des principes du droit supérieur, dont la loi n'est que l'émanation ; il faut que vous en recherchiez les sources dans l'histoire et la philosophie, que vous en éclairiez l'esprit en étudiant les besoins sociaux auxquels elle correspond.

Voilà le nouvel horizon que vous ouvrez, au point de vue des études juridiques jamais terminées, la carrière à laquelle vous vous destinez. Ce n'est qu'en les continuant dans cet esprit et sans cesse, que vous serez pour vos clients des guides sûrs et éclairés.

Mais ce n'est pas tout : Vous devez penser aussi qu'après avoir conseillé celui qui vient à vous, vous allez avoir à défendre, à l'audience, sa fortune, sa liberté, ou son honneur.

Ici encore, et sous un autre aspect, un nouveau champ d'études s'impose à votre attention. Je ne veux point précisément parler de l'examen consciencieux et approfondi du dossier : cela, c'est une question de probité, et vous êtes imbus de trop délicats sentiments pour qu'il soit besoin de vous signaler que vous devez à vos clients l'étude aussi minutieuse que possible, et dans tous leurs détails les plus humbles, des affaires qu'ils vous confient. Là aussi, et suivant le conseil d'un rude Maître, qu'a rappelé un de mes prédécesseurs les plus éclairés, les plus estimés et qui s'est fait une place éminemment distinguée dans les annales du Bâtonnat : « *Un avocat doit faire suer son cerveau* » (1). Ai-je besoin de vous redire, avec Cicéron ; « *Ce que je recommande d'abord à mon élève,*

(1) M^e Pujos, Discours prononcé le 18 décembre 1887 ; à la rentrée solennelle des conférences des avocats stagiaires, p: 20.

*« c'est quelque cause qu'il ait à plaider, de
« l'étudier avec soin et de la connaître à fond.
« car on ne peut que fort mal parler de ce
« qu'on ne connaît pas (1)? »*

Ce que je veux surtout vous indiquer d'un mot, c'est le travail général et antérieur qu'il convient de ne jamais négliger pour être en mesure de soutenir avec succès la lutte de l'audience. Il serait trop tard, pour vous occuper de la question de forme, au dernier moment et à l'heure où vous préparez chaque procès. Il faut que de substantielles et sérieuses études préalables vous aient prédisposés et familiarisés avec l'art de bien dire.

Sans doute, il n'est pas donné à tout le monde, pas même à tous les avocats, d'avoir été touché de la baguette magique et bienfaisante de cette fée qui s'appelle l'éloquence; sans doute encore d'honorables places sont réservées, au Barreau, à beaucoup qui n'y peuvent prétendre. Et c'est en ce sens qu'un de nos ancêtres, Etienne Pasquier, qui fut élève de notre grand Cujas, avant d'honorer la magistrature de son temps, a pu dire :
*« L'avocat doit être surtout sçavant en droit
« et en pratique, et médiocrement éloquent.*

(1) Œuvres de Cicéron, Traduction Leclercq 1820-1825. *L'Orateur*, t. II, p. 221 *Hoc primum præcipimus, quascumque causas erit acturus, ut eas diligenter peritusque cognoscat, quod nemo potest de ea re quam non novit nisi turpissime dicere.*

*« plus dialecticien que rhéteur. et plus homme
« d'affaires et de jugement que de grands et
« longs discours. »*

Cependant, et malgré l'autorité de ce respectable et antique confrère, j'ai pour vous, mes chers stagiaires, une autre ambition. Je voudrais que vous n'ayez pas tant d'austérité, et que vous aimiez la grandeur, l'élégance et jusqu'aux recherches de la parole. Sachez que l'avocat n'est vraiment complet que lorsqu'il ajoute aux matériaux que lui ont fournis les fortes études juridiques une mise en œuvre habile où la richesse de la langue donne toute sa valeur à la pensée qui alimente l'argumentation.

D'ailleurs, cette préoccupation de bien dire, que je vous conseille de toutes mes forces, cette sollicitude à rechercher soigneusement le signe le mieux approprié à la pensée ne vous serviront pas seulement à supporter des comparaisons redoutables avec les orateurs consommés que vous aurez pour contradicteurs, soit au siège du ministère public, soit à la Barre; elles donneront, en outre, à chacun de vos discours, même les moins préparés et les plus ordinaires, trois qualités précieuses et dont vous tirerez le plus grand profit : l'ordre dans l'enchaînement des idées, l'ordre, ce qu'il y a de plus rare, dit Fénelon, dans les opérations de l'esprit, la propriété de l'expression, et la sobriété des développements. Il pourra vous

arriver de vous plaindre quelquefois d'être mal écoutés : au lieu d'en accuser le juge, prenez-vous en plutôt à vous-mêmes qui n'aurez pas su commander son attention en l'intéressant et en le charmant.

Eclairer et convaincre le magistrat, telle est la mission de l'avocat, vous disais-je tout à l'heure. Il importe donc qu'il ne néglige rien de ce qui peut l'aider à atteindre ce but, et quel plus séduisant moyen peut-il employer que de revêtir un raisonnement vigoureux, droit et sain de l'enveloppe d'un langage élégant, coloré, persuasif, rehaussé par le relief, l'accent, la chaleur qui entraînent et subjuguent l'auditeur ?

Avec l'étude du droit et de la jurisprudence, ne négligez donc pas, mes jeunes confrères, le commerce de ces impérissables auteurs ou orateurs de l'antiquité et du grand siècle qui restera la gloire des lettres françaises : nulle part la pensée ne se retrempe plus vigoureuse ; nulle part, non plus, vous ne trouverez mieux la source de la véritable éloquence.

Voilà, jeunes gens, les quelques conseils que je tenais à vous donner au point de vue de la culture intellectuelle que nécessite notre profession. Il me reste à y en ajouter quelques-uns qui ont trait à la culture morale qu'elle exige non moins impérieusement.

J'essayerai d'être plus bref, non que cet aspect soit moins important, mais parce que je

sais qu'avec les généreux sentiments qui sont innés chez vous, et les enseignements élevés que vous avez puisés dans vos familles, vous possédez toutes ces qualités morales dont les autres devoirs que j'ai à vous faire aimer ne sont que la mise en pratique. Ils se résument dans ces quelques préceptes, que j'extrahs de l'article 14 de l'ordonnance du 20 novembre 1822, laquelle les a elle-même empruntés à nos plus vieilles et plus chères traditions : se conformer « *aux principes de probité, de moralité et de désintéressement sur lesquels repose l'honneur de l'Ordre des avocats.* »

Lorsque, après tous mes devanciers, je vous recommande, mes jeunes confrères, le culte et la pratique inviolable de la probité, n'allez pas croire que j'emploie ce mot dans le sens restreint de vulgaire honnêteté qui lui est trop communément donné. Je le prends dans le sens qu'avant l'ordonnance de 1822 lui avait assigné Vauvenargues, qui assure qu'il signifie « *l'attachement à toutes les vertus civiles* », et avec l'ampleur que lui a donnée un éloquent magistrat, longtemps premier avocat général à la Cour de Paris, M. Oscar de Vallée, qui regarde la probité « *comme la mise en action du vrai, du beau et du bien* », en ajoutant quelques lignes plus loin, qu'elle « *est le fondement et comme l'âme de toute éloquence* (1), »

(1) OSCAR DE VALLÉE, *Conclusions et Réquisitoires* 1858-

C'est cette probité, ainsi entendue, qui doit se refléter dans tous les actes de la vie professionnelle de l'avocat, comme dans tous ses discours. C'est elle qui lui enseigne que dans ses relations avec ses clients, ses confrères et les magistrats, il doit toujours se conduire avec la plus scrupuleuse délicatesse et la plus irréprochable loyauté. A ses clients, il doit de n'émettre jamais une opinion ou un avis qui ne soit la sincère expression de sa pensée ; à ses confrères, il doit, avec une entière franchise en toute occasion, une complète et spontanée communication de pièces ; aux magistrats, il doit la vérité tout entière, sans dissimulation ni réticence.

C'est encore la probité qui exige que soit religieusement gardé le secret des confidences ; tout ce qui se rapporte à ces confessions intimes que l'on confie à notre sacerdoce, tout, jusqu'à nos refus, nos répugnances, jusqu'aux simples démarches tentées auprès de nous, tout doit être enveloppé dans le même silence, couvert de la même inviolabilité.

C'est enfin cette même probité qui doit être votre guide, fidèlement écouté dans la libre acceptation des causes qui vous seront offertes, et vous déterminer à repousser celles que votre conscience réprouverait. A Dieu ne

plaise que je veuille dire par là que vous ne deviez vous charger que de celles qui engendrent une conviction irrésistible, exempte de toute hésitation, forte comme l'acier, pure comme la neige qui n'a jamais été foulée aux pieds. Bien peu d'affaires, pour ne pas dire aucune, se présentent avec de pareilles certitudes. Montaigne l'a dit, avec l'autorité qui le caractérise : « *Il n'est si clair procès où les avis ne soient divers* (1) ». Mais lorsque l'examen des pièces ou les explications du client vous révéleront que, s'appuyant sur le mensonge et la fraude, un plaideur essaye d'égarer la justice, songez qu'en devenant les organes de sa prétention vous vous feriez les impardonnables complices de sa déloyauté. Qu'aucune considération, aucun intérêt, ne vous décident à accepter ce rôle que la probité repousse. Si vous ne parvenez pas à vaincre ce plaideur par la sagesse et l'énergie de vos conseils, éclairez-le du moins par vos refus et qu'il soit condamné par celui-là même en qui il a placé sa confiance avant de l'être par la justice.

La modération est aussi une de nos traditions les plus sages et les plus anciennes. Dès les *Etablissements de Saint-Louis*, de l'an 1270, elle était recommandée à l'avocat en ces termes : « *Il doit être courtois sans vilenie*

(1) MONTAIGNE *Essais*, livre 2, chap. 12.

« de sa bouche, ni en fait ni en droit (1) ». Elle est d'ailleurs une preuve de bon goût, en même temps que de modestie, non pas de cette modestie que Diderot appelle « le maintien de l'orgueil » (2) et qui n'est qu'une affectation sans sincérité, mais celle qui distingue l'homme de mérite, le rend circonspect dans ses appréciations et réservé dans la manifestation qu'il est appelé à en faire. A l'avocat plus qu'à toute autre la modestie ne messied pas, car il est journellement condamné à apprendre que ce qu'il croyait vrai est erroné. Ne voit-il pas souvent, en effet, le juge repousser ses déductions les plus consciencieusement méditées? N'apprend-il pas ainsi qu'elles n'étaient que « comme des illusions de son esprit dissipées par la discussion de l'audience? » (3) Il est possible, au surplus, de toujours défendre sa cause avec énergie, chaleur, vivacité même, sans recourir aux personnalités blessantes, aux expressions insultantes, aux discours injurieux, et même aux allusions perfides et étrangères aux besoins du procès.

Un noble désintéressement doit aussi, mes chers stagiaires, constituer la règle de votre conduite professionnelle. Je ne veux pas dire par là qu'il faille repousser ou dédaigner la

(1) Chapitre 14 du livre 2.

(2) *Œuvres de Diderot*, édition de 1773, tome 3, p. 395.

(3) M^e TOURNAYRE, ancien Bâtonnier. Discours prononcé à la conférence des avocats stagiaires de Toulouse, le 4 décembre 1864.

légitime rémunération à laquelle nous donnent droit les services que nous rendons à nos clients. Ce ne serait là qu'une pruderie hors de mise dans une société où le travail, justement honoré, est devenu la condition nécessaire de toutes les existences. Ce serait aussi une injuste exigence dans une profession qui se pique de s'abriter derrière le vieil adage « *Il y a place pour tous au Barreau* », puisque ce serait en fermer indirectement l'entrée à tous ceux qui ne sont pas comblés des dons de la fortune. Mais c'est avec dignité et délicatesse que vous devez obtenir l'honoraire qui constitue la juste récompense de vos travaux ; c'est avec une sage modération que vous en devez fixer la quotité, en veillant toujours à ce qu'il ne soit pas une charge trop lourde pour celui qui, en devenant votre client, s'est placé sous votre protection. C'est encore pratiquer le désintéressement dont notre Ordre s'honore que de prêter généreusement un charitable concours aux malheureux qui le sollicitent ; sachez que bien avant que ne fut promulguée la loi sur l'assistance judiciaire, le Barreau avait tenu à honneur d'en devancer les prescriptions. C'est enfin une nouvelle forme du désintéressement que de se prêter, en toute occasion et à toute phase du procès, à une avantageuse ou honorable transaction, dût-on voir s'échapper ainsi le succès d'audience amoureusement caressé et chèrement préparé par une longue et consciencieuse étude du dossier.

Les ordonnances qui règlent notre profession sont muettes sur l'indépendance, qui est cependant une des vertus essentielles qui caractérisent l'Avocat. Cette indépendance, que je vous adjure de conserver intacte avec le soin le plus jaloux et le plus pieux, mes jeunes confrères, n'est pas seulement pour vous un droit ; elle est avant tout un devoir impérieux, parce que, — c'est ce que vous ne devez jamais perdre de vue, — elle ne vous est pas concédée dans votre intérêt propre, avec la faculté d'en user ou non, mais elle vous est imposée pour la sauvegarde de vos clients, dans l'intérêt supérieur de la vérité dont vous êtes les champions, et de la justice dont vous êtes les auxiliaires.

Aussi, ne l'aliénez jamais, ni vis-à-vis de personne ; appliquez-vous, au contraire, à la maintenir indestructible, d'abord vis-à-vis de vous-mêmes, en n'acceptant aucun mandat, aucune occupation étrangère à la pureté de votre profession, afin de pouvoir consacrer tout votre temps et toutes vos facultés à la défense des intérêts qui vous seront confiés, — à l'égard de vos clients ensuite, en vous gardant de toute sollicitation directe ou indirecte, de toute recherche de procès, réserve qui, seule, vous permettra de conserver sur eux l'autorité nécessaire pour leur faire entendre la voix de la raison et leur imposer, au besoin, vos sages conseils, — à l'égard de vos confrères et des magistrats enfin, en

ayant le courage de ne jamais cacher ni déguiser la vérité, et celui de dire, avec convenance, mais sans crainte et sans hésitation tout ce que votre conscience vous dictera, et sans autre limite que la mesure où c'est nécessaire à la manifestation de cette même vérité.

N'oubliez pas que votre indépendance, loin d'être votre bien, est en réalité le patrimoine de tous les citoyens, la sauvegarde de toutes les libertés : si vous vous pénétrez de cette idée, vous n'en abuserez pas.

Et, pour vous montrer à quel degré il importe que vous la mainteniez à l'abri de toute atteinte, je tiens à vous citer quelques lignes d'un mémoire peu connu, présenté au roi Louis XVI, à l'occasion du rétablissement des Parlements après le coup de force du chancelier Meaupou, et dans lequel Malesherbes, qui devait devenir plus tard l'intrépide défenseur de l'infortuné monarque, étudiant la constitution de l'Ordre des avocats, pour examiner s'il convenait de la modifier, répondait négativement :

*« Tout changement, dit-il, en soumettant
« les avocats à une discipline diminuant
« leur liberté, serait funeste à leur indépen-
« dance, qui est le salut des citoyens..... La
« liberté des avocats doit être soutenue par
« tous les bons citoyens comme le dernier
« rempart de la liberté nationale..... Je crois
« même qu'à proportion du progrès qu'a fait*

*« la corruption dans nos mœurs, cette indé-
« pendance devient tous les jours de plus en
« plus nécessaire. Tout tribunal deviendrait
« lâche, vénal et corrompu, si l'indépendance
« des défenseurs du public était détruite. »*

Paroles superbes et éternellement vraies, bien dignes aussi du vertueux président de la Cour des Aides, qui devait revêtir un seul jour la robe de l'avocat, pour en remplir les devoirs dans ce qu'ils ont de plus noble, de plus élevé, de plus généreux, et qui devait payer de sa vie son unique plaidoirie !

Je m'en voudrais à moi-même, mes chers stagiaires, si, en vous donnant mes premiers conseils, j'oubliais de vous parler de vos devoirs envers vos confrères et envers les magistrats.

Attachez-vous à conserver religieusement nos si précieuses traditions de confraternité. C'est elle qui donne à notre profession un charme inestimable, et qui la distingue de toutes les autres carrières libérales. Elle nous vient de ces relations continues et intimes qui naissent entre nous, et que provoquent nos communs travaux, — de cette égalité parfaite qui est de l'essence de notre état, — de cette confiance mutuelle et absolue, *« dont il n'est jamais advenu faute, »* comme disait le bon Loysel, — de ce touchant commerce que, d'une part, les égards et la déférence, de l'autre, la bienveillance et l'affabilité entretiennent entre les jeunes et les anciens. C'est

grâce à elle que nos luttes se font remarquer par la plus courtoise urbanité, sans que l'énergie de la défense du client en souffre jamais, qu'elles sont rendues loyales par d'amples et complètes communications, et qu'à l'étonnement de bien des plaideurs, nous nous rapprochons amicalement et nous serrons les mains après les discussions les plus vives et les plus acharnées.

Il importe enfin, jeunes gens, — votre serment vous y astreint, — que vous soyez, en toute occurrence, respectueux des magistrats. Plus violentes, plus inconsidérées et plus injustes seront les attaques dirigées contre eux, et dont l'affligeant spectacle attristent ceux-là qui, les voyant de près, les connaissent mieux, et plus marqué doit être le respect que vous leur devez, et dont vous les proclamerez dignes à tous égards, quand vous les aurez vus à l'œuvre.

Et si vous pouvez, plus tard, lorsque vous aurez pris rang au tableau, avoir l'heureuse fortune, dont je me félicite d'avoir été souvent favorisé, d'être appelés à monter sur un des hauts sièges pour suppléer un magistrat empêché, n'hésitez pas à accepter cette honorable invitation, quel que soit le surcroît de travail qu'elle puisse vous imposer; rappelez-vous que c'est un honneur, en même temps qu'une obligation, que vous font les lois organiques de notre Ordre : c'est peut-être la seule supériorité légale qui vous dis-

tinguera des futures consœurs, — (pardonnez-moi le néologisme, si toutefois c'en est un) — que vous préparent, si elles réussissent, les réformes sollicitées par les partisans de ce que l'on appelle le *mouvement féministe*.

Je vous affirme que vous serez accueillis avec la plus aimable prévenance par ceux auxquels vous apporterez le tribut d'une collaboration plus intime! vous en ressentirez un incontestable avantage personnel, en apprenant à distinguer par vous-mêmes les qualités que doit plus particulièrement développer l'avocat, et les écueils qu'il doit éviter pour mieux fixer l'attention du juge et entraîner sa conviction, et surtout, en prenant part au délibéré, vous serez frappés, en même temps qu'émerveillés, de la courtoisie des discussions, de la science qui y est déployée, de la droiture qui y éclate, de l'impartialité qui y domine, et ce ne sera plus le devoir, mais le cri de votre conscience, désormais subjuguée, qui vous commandera l'estime la plus respectueuse et la plus sincère.

Mais il est temps que je m'arrête, Messieurs et chers Confrères : aussi bien je m'aperçois que je m'oublie et que je risque de fatiguer votre encourageante attention, dont je crains de n'avoir que trop abusé.

Et cependant, je n'ai fait qu'esquisser par leurs traits les plus saillants, nos devoirs les plus essentiels. Il me restera, chers stagiaires, à vous les commenter plus complètement et

à vous familiariser plus amplement avec eux, au cours de ces conférences qui vont s'ouvrir, et auxquelles je vous promets d'être fidèle.

De votre côté, venez-y avec assiduité ; c'est là que vous formerez ou cimenterez de chaudes et précieuses amitiés, développerez vos intelligences et fortifierez vos cœurs.

Vous y trouverez votre Bâtonnier dont vous avez déjà l'affection, — qui ne demande qu'à conquérir la vôtre et, avec elle, votre confiance, — qui connaît, pour les avoir savourées pendant un attrayant patronage, les joies si pures et les satisfactions si émouvantes que procurent l'éclosion et les progrès d'un jeune talent, — qui aspire à les ressentir avec vous, — et qui n'a enfin d'autre ambition que d'aider chacun de vous à devenir un avocat, un véritable avocat, réalisant le type qu'en a dépeint un des plus grands orateurs de l'antiquité, en ces quatre mots admirables dans leur énergique et expressive concision :

« Vir bonus dicendi peritus. »